

Olivier LAS VERGNAS

# ROMANESQUE 2.0

Éditions le passager clandestin

Éditions le passager clandestin  
26 rue Muller, 75018, PARIS  
[www.lepassagerclandestin.fr](http://www.lepassagerclandestin.fr)

couverture : Xavier Sébillotte / Laura Pandelle  
photo : Théo Baldi  
modèle : Nafissa  
relectures, corrections : Anne Kraft, Béatrice Patinôte

diffusion / distribution : POLLEN

*A tous ceux qui habitent le Clair Soleil  
ou pourraient y habiter.*



## • Prologue

Le soir est tombé sur la forêt de Sénart. Vénus et la Lune brillent là-bas dans les nuages, au-delà de Ris-Orangis. Trois corbeaux qui sautillent sur une aire de pique-nique s'envolent de quelques mètres à l'arrivée de deux grosses voitures.

Les portières s'ouvrent. Quatre silhouettes descendent et se regroupent à l'arrière du premier véhicule. Le plus petit des hommes ouvre le hayon et deux autres se penchent pour en sortir une petite cantine. Ils la posent au sol. Le dernier compare en extrait un sac qu'il endosse. Il y connecte un long tube métallique.

Les corbeaux suivent ce manège avec curiosité : un des individus a sorti un paquet de graines et leur en lance. Les volatiles décollent pour simuler un dédain de circonstance, puis se posent plus près, au milieu de cette aubaine.

Le porteur du sac à dos saisit le tube par ses deux poignées. Il se contorsionne pour le porter à hauteur de son épaule. Avec l'aide de ses acolytes, il parvient à le tenir suffisamment en équilibre pour viser : il met en joue une vieille canette de bière qui traîne là, puis la Lune.

Cinq corbeaux picorent maintenant avec avidité. L'homme au tube a acquis plus d'aisance. Il aligne les oiseaux pendant que ses compagnons se replient derrière les véhicules. Pour s'assurer suffisamment de stabilité, il écarte les jambes, se cambre et se balance de gauche à droite. Une légère bruine commence à tomber.

Il hurle « *Vive la Bulgarie* » et le lance-flammes illumine la clairière dans un feulement rauque. Un léger balayage et finis les corbeaux. Ne subsistent que cinq boules de flammes vertes et bleues dansant au-dessus d'une mare de flammèches jaunes.

« Alors les gars, qu'est ce que je vous disais ? interroge le porteur du sac. On a trouvé ce qu'il nous faut, non ?

– Affirmatif, mais on pourrait encore peaufiner le réglage de l'injecteur, nuance un des comparses. On voit bien qu'il n'a pas servi depuis longtemps.

– Essaye plutôt avec la table de pique-nique, lance le troisième homme, un moustachu au crâne rasé. Tes corbacks, ils sont gentils, mais beaucoup trop petits. Et puis, n'en fais pas trop avec la Bulgarie. Faudra quand même rester crédible. »

• PREMIÈRE PARTIE

21 février, soir des Cendres



## 1 . La machine à écrire

*Dix-neuf heures, dans le bureau de Tran Quan Nam,  
PDG de Virtual-Soft.fr.*

La reine de cœur escalade le roi noir. La souris hésite, puis attrape un valet rouge. Un clic et il s'installe sur la dame de trèfle. Au tour du trois de pique de monter sur un quatre rouge. Face à l'écran, Pierre bâille, le coude gauche appuyé sur une pile de magazines d'informatique. Les cheveux en bataille et l'air désabusé, il attend que Tran ait retrouvé le cédé qu'il veut lui montrer. Le dernier mouvement a libéré le six rouge qui bloquait la réussite. Tout s'arrange alors très vite ; trois clics et l'ordinateur le félicite « *Voulez vous rejouer ?* », « *Oui* », répond-il machinalement.

« T'en n'as pas marre de ces conneries ? l'interpelle son ami qui fouille maintenant dans les tiroirs du bureau.

– Tu sais, il m'arrive d'y passer des heures la nuit.

– Des heures... A faire des réussites comme ça ?

– Eh oui, et pourtant, dieu sait que je suis d'accord avec toi, on aurait du mal à inventer un jeu plus débile...

– Ce n'est pas vraiment que c'est con, c'est surtout que c'est vite lassant. Surtout pour un mec comme toi. Un créatif, comme on dit dans le Sentier...

– Créatif, créatif... Ecoute, depuis qu'Ophélie m'a largué, je suis un vrai zombi. La nuit, quand j'ai le blues, je zone entre le whisky, de vagues balades plus ou moins intéressantes sur Internet via Google et ce genre de réussites à la con. »

Il clique sur le sept de trèfle pour dégager d'un coup les deux as rouges, remonte la mèche qui lui tombe sur l'œil gauche et lance :

« Bon, tu le déniches ton cédé ? Tu veux que je t'aide à le chercher dans ton merdier ?

– Non, je vais le trouver, je vais le trouver... Au lieu, tu pourrais au moins jouer avec tes productions perso. Je ne sais pas, WaterWorld ou TV-crimes par exemple ou...

– Non, j'ai essayé plusieurs fois, mais ça me prend la tête : trop speed ou trop intello... surtout mes propres logiciels. Finalement, je me demande comment des mecs peuvent se passionner pour mes jeux. Sans compter qu'ils me font trop penser à Ophélie. Tu sais : je me souviens de ce qu'elle m'en disait... et c'est trop ceci, et ce n'est pas assez cela... et patati... en plus elle était chiante... et elle avait raison. Alors, si c'est pour me rabâcher qu'elle me manque ! Merci bien. Je suis maso, mais y'a des limites. Bon, tu le trouves ce putain de cédé ? C'est presque autant le bordel dans ton bureau que dans mon appart.

– Dis donc... C'est toujours aussi grave ton affaire avec ton ex ! Tu n'as toujours pas lâché le morceau, si j'ose dire. Et Wallace, il te laisse jouer toute la nuit sans râler ? Il s'est mis à picoler lui aussi ? Tu lui donnes du Single Malt maintenant ?

– Bof, lui il est programmé pour s'adapter à tout. Surtout qu'en réalité, ça ne collait pas très bien entre lui et Ophélie.

– J'avais cru comprendre, confirme Tran qui profite de sa recherche pour vider le contenu entier d'une pile de boîtes d'archives dans un sac poubelle géant.

– Il doit se dire qu'il y gagne au change. Et du moment que je le sors à l'heure et qu'il a à manger...

– Tu manques de considération pour cette pauvre bête... Ah, attends... Ah ! Ah ! Voilà, ça y est, je l'ai trouvé, ce fameux

disque. Tiens. » Le Chinois s'assoit à côté de Pierre en remontant les manches de son sweat aux couleurs de Linux.

« Pousse-toi, gros plouc, et ferme-moi cette connerie de réussite. - Il introduit le cédérom dans la fente qui l'ingurgite. - Le voilà enfin, ce Romanesque 2.0. Naïma l'appelle aussi sa machine à écrire. D'ailleurs, à propos, donne-moi juste une seconde avant de le lancer que je vérifie qu'elle ne m'a toujours pas envoyé de mail.

- Tu as déjà regardé tout à l'heure. Elle t'a oublié, ta Naïma.

- Je te l'ai déjà dit, Pierre, je commence à m'inquiéter.

- Ben, tu n'as qu'à l'appeler !

- Merci ! Je n'arrête pas et je tombe toujours sur sa boîte vocale. Ça va faire... euh bien trois, non quatre jours. Tu te rends compte ? Quatre jours sans nouvelles, ça ne lui ressemble pas... D'habitude on s'envoie des mails tout le temps, ou alors, des SMS.

- Et Christine, elle n'est pas jalouse ?

- Tu plaisantes. Christine sait bien ce qu'il y a entre Naïma et moi, et d'ailleurs elle la connaît trop bien.

- C'est-à-dire ?

- Christine n'a rien à craindre de Naïma. Nous savons aussi bien l'un que l'autre que c'est pour Naïma elle-même que l'on pourrait avoir peur.

- Mais pourquoi auriez-vous peur pour elle ?

- Cette fille n'arrête pas de se mettre en danger, de courir au devant des emmerdements. De vrais dangers, de vrais emmerdes. Mais on n'est pas là pour que je te raconte tout ça. Ni toi ni moi n'avons le temps. Je te rappelle que notre urgence c'est ce Romanesque. »

« *Pas de nouveau message* » a confirmé l'écran. Rien de plus du côté du téléphone portable. Tran lance le cédé d'un double clic brutal. Le disque se met en rotation et au bout de quelques secondes de ronflement, le titre du logiciel allume l'ordinateur de rose fluo : *Rom@nesque*, sur fond d'arc-en-ciel. Des centaines de pixels verts surgissent aux quatre coins de l'image. Ils s'assemblent pour reconstituer une couverture de roman policier, un *Penguin Book* des années soixante. Pierre se détourne pour

dissimuler une nouvelle envie de bâiller. Dehors, au-delà de la baie vitrée, un croissant de Lune attire son regard, non loin d'une Vénus étincelante. A l'intérieur de la demi-bague, l'océan des tempêtes et la mer des humeurs se distinguent dans la lumière cendrée... Tran interrompt son vagabondage :

« Ohé, Pierre ! Encore dans les vaps ? Regarde plutôt ça, mon vieux ; ce boulot va t'impressionner. Ça vaut bien tes réus-sites. »

Sa main active la barre de menu avec la flèche, pendant que Pierre étouffe un autre bâillement blasé. Un coup d'index sur *Nouveau scénario*, tout en tirant avec gourmandise un bout de langue.

Pierre ne sait que peu de choses de la copine de Tran, hormis qu'elle anime des blogs et des forums d'écriture sur le web et qu'elle est la marraine de Margot, la première fille de Tran et Christine. Une fois, Tran lui en avait un peu parlé parce qu'elle avait fait deux jours de taule après une manifestation de sans-papiers. « *Une post soixante-huitarde, branchée quartiers chauds et solidarités. Il m'a dit qu'on avait déjà dû se rencontrer... C'est vrai qu'elle était forcément au baptême de Margot, puisque c'est sa filleule. A Etretat... Ça devait être une de ses copines du Mouvement pour l'ingérence intellectuelle ; ceux qui avaient passé la nuit à faire les dingues sur la plage après le banquet. Je ne sais pas pourquoi, je l'imagine en femme fatale orientale, genre égérie des banlieues. Normal qu'elle ait flashé sur un ancien boat-people marié à une catho de gauche. »*

« Toujours en train de rêver ? » écoute Tran. - Il vient de choisir *création des personnages* et de matérialiser à l'écran un catalogue digne d'une anthologie de la fiction. La flèche se promène parmi les visages stéréotypés. - « Que dirais-tu de faire vivre... un commissaire Maigret entre une Mata Hari et... - La souris hésite au milieu du trombinoscope.

- Une Lolita ? grimace Pierre en remontant pour la énième fois sa mèche rebelle. Ça tombe bien, son portrait robot ressemble à Ophélie. Tu ne trouves pas ? - Il ne laisse pas l'informaticien

répondre. - On pourrait ajouter un gigolo joueur de golf, suggère-t-il, en montrant où il voudrait que Tran clique. Tu me suis ? Joueur de golf comme le nouveau Jules de ma chère et tendre. Et puis...

- Arrête ta nostalgie. T'es quand même un peu chiant avec ton Ophélie. Et un quatuor ça suffit ; tu as assez de personnages pour commencer...

- On aurait pu mettre ta Naïma...

- C'est malin ! Décidément, je te trouve bien lourdingue ce soir. Allez. On va en rester là pour l'instant. »

*Clic de confirmation.* Un imperceptible accès disque et l'écran affiche une couverture de série noire vite cachée par une fenêtre chargée d'icônes. Un revolver stylisé dans une vignette indique qu'il s'agit d'un meurtre au pistolet. Un bandeau précise : 190 pages, 2 rebondissements, 12 chapitres. A droite, l'image d'un couple en sportswear devant un TGV prétend illustrer l'époque contemporaine. Plus bas, l'ambiance noire est figurée par un petit cercueil et une mini-carte de France ajoute que l'action se déroule à Paris (60 %) et à Tours (40 %).

« On retombe sur les caractéristiques de mon essai d'hier. Le logiciel les a mémorisées.

- T'as qu'à garder les mêmes, expédie Pierre en jetant un coup d'œil, par-dessus l'épaule de Tran, à l'heure qu'affiche le terminal de télécoms posé sur le bureau. Surtout que le Tango Shop des Champs va bientôt fermer. Il faut que je file acheter un disque pour Ophélie. C'est son anniversaire. Ça y est, tu comprends maintenant pourquoi je suis si chiant ? Allez, je te donne encore vingt minutes pour la suite de la démonstration et je me casse. »

Le regard de Pierre glisse de l'horloge à la ville qui scintille derrière la baie vitrée. Il l'emporte au-delà des tours voisines puis se laisse capter par le serpent orangé du périphérique scintillant au loin. Des bataillons de chenilles, tête blanche et arrière-train rougeoyant, se dandinent à la queue leu leu. Certaines clignotent pour déboîter et l'ensemble serpente, rythmé par les pulsations hypnotiques des feux stop. « *A cette heure ci, Ophélie*

*doit justement rentrer chez elle au milieu de cette farandole... retrouver son cher et tendre. »*

« Ecoute, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, interrompt Tran, mais je ne crois pas que tu vas réussir à oublier ton ex en la pourchassant. Ça fait deux ans qu'elle en aime un autre. Alors, lui offrir une compile de tangos bien sensuels, sous l'unique prétexte qu'elle aime bien danser, c'est un peu déplacé, non ? T'es vraiment incorrigible. Enfin, c'est ton affaire, du moment que cela ne t'empêche pas de bosser pour moi. D'ailleurs, si t'es pressé, on s'y remet tout de suite, ajoute-t-il en lui attrapant l'avant-bras. Ça te fera du bien. Tu ne vas quand même pas rester comme ça dix ans. Romanesque va te remonter le moral...

– J'aimerais bien voir ça. Tu sais, tous ces trucs de littérature potentielle, je n'en vois pas vraiment l'intérêt. Les cadavres exquis et tous ces machins là, c'est un peu dépassé, non ? Aujourd'hui la réalité elle-même est devenue surréaliste, alors franchement Queneau et ses potes, pour moi ils sont bien morts.

– Arrête de dire des conneries. Trop, ça ne te va pas du tout. Un peu peut-être. Ton statut d'amoureux éconduit peut te servir d'excuse, mais ne charrie pas. En tout cas, regarde. Tu vas voir, mon vieux. Tu sais comme je suis exigeant avec ce genre de soft. Et là, pourtant je peux te dire que le résultat ne m'a pas déçu. Une simple nuit de travail pour deux cents pages passionnantes... »

La réplique ne venant pas, Tran enchaîne :

« Le plus savoureux, c'est de découvrir le résultat au fur et à mesure ; tu imagines ? Comme quand on développait nous-mêmes nos photos, il y a trente ans. »

Toujours un silence boudeur. Il persévère :

« O.K., mec. La création artistique et littéraire n'est pas ta tasse de thé, et tu tiens à t'enfermer dans une mélancolie d'adolescent romantique. Ophélie s'éclate avec son jules et toi t'es malheureux. J'ai compris, mais c'est ton problème. Tu devrais essayer de consacrer au moins trois minutes à ce putain de logiciel. J'ai besoin de ton point de vue ! Je m'en tape de tes états d'âme, de tes anniversaires et de tes affaires de cœur. Il me faut un jugement de pro. T'en es un quand tu le veux. Alors, tu vas me le donner, ton avis. Je veux juste que tu regardes s'il n'y a pas trop

de bugs et que tu me rédiges un petit compte rendu genre "points positifs" et "points négatifs" pour les distributeurs. Surtout que Romanesque n'a rien de laborieux : tu définis les personnages, les grandes étapes du scénario et le genre de traitement. Le logiciel de Naïma s'occupe du reste. Sa machine gère l'intrigue, organise la narration. Elle habille même les personnages. »

Tran se lève du fauteuil ergonomique placé devant le clavier :

« Allez, vas-y. Remue-toi un peu, merde. »

Il donne un petit coup de pied dans la chaise de son ami.

« T'es chiant. Laisse-moi souffrir en paix. On dirait que tu ne sais pas ce que c'est qu'un chagrin d'amour. J'suis amoureux, Tran. Vraiment amoureux... »

– T'es toujours aussi peu adulte. Tu frises la névrose infantile ! Tu n'es pas amoureux... Tu t'es fait larguer. Point barre. A ce stade, ça ne s'appelle pas un chagrin d'amour. C'est une séparation. En plus inévitable... puisque tu ne voulais pas t'impliquer. Eh ! qu'est ce que tu veux... j'ai beau n'être qu'un Viet transformé en ex boat-people apatride, je sais que l'amour ça se mérite. Au fait, faudra que tu me fasses penser à demander à Christine si elle n'aurait pas l'intention de me plaquer...

– Ça t'est facile de te foutre de moi... sourit-il en s'ébouriffant les cheveux. Côté obsessionnel, t'es pas mieux que moi à t'inquiéter pour ta Naïma.

– Mais, merde, Pierre ! Là, tu charries. Tu n'as donc pas compris, je suis vraiment inquiet pour elle. Christine aussi d'ailleurs s'inquiète. Tu sais, nous on sait que Naïma, quand elle ne va pas bien, elle est du genre à faire des trucs... à disparaître et à faire des... »

Tout d'un coup, sa voix se noue et un drôle de silence s'installe quelques secondes

« Enfin bref, ce n'est pas le sujet. Allez, Pierre, je te l'ai déjà dit, t'es lourd comme mec. Tu te suicideras en rentrant chez toi, mais pour l'instant, ne te fais pas prier, surtout si tu as peu de temps. Prends place, camarade. A mon avis, tu es le client idéal pour ce genre de truc.

– Alors ça, ça m'étonnerait, mais je veux bien te faire plaisir. T'es vraiment gonflé de m'avoir demandé d'évaluer ce machin. Un

quart d'heure maximum, bougonne Pierre. Manquerait plus que le Tango Shop soit fermé... »

Il change de place en essayant inutilement de se recoiffer.

« Je commence à regarder Romanesque avec toi et puis je l'emporterai chez moi. Si j'ai le temps avant de me suicider, sourit-il. »

La flèche zigzague sur l'écran au rythme des hésitations de sa main.

« Je suis où ? Ah oui... Voilà, ici. Allons-y pour *Valider les paramètres actuels*. »

Un double clic et une multitude de pages miniatures s'affichent à l'écran, marqué de couleurs vives :

« On dirait une collection de timbres.

– Douze lignes de quatorze vignettes, une par page. Les jaunes du début correspondent aux deux premiers chapitres, avec la mise en place des personnages. Ensuite, les pages deviennent rouges. Tu vois celle avec un petit revolver ? Il indique le moment du meurtre. Et le plus drôle, c'est qu'on entend "*bang bang*" quand on fait un roll over avec la souris. Mais on n'est pas la pour ça. Le premier rebondissement a été placé au chapitre six et le second au chapitre neuf. Regarde, il y a des petites bombes sur les pages. »

Pierre se redresse et se cale dans le fauteuil en position de travail :

« Le bang bang et tes bombinettes, ça c'est plutôt cucu. Et encore je suis gentil. Passons plutôt aux choses sérieuses. Marge de manœuvre sur le scénario ?

– Tu vas être scié ! Elle est totale. Il s'agit vraiment d'un système expert qui écrit des histoires lisibles ! Et pas d'un gadget qui produit une vague écriture approximative. Pour l'instant, configure l'histoire comme tu veux. En bougeant les curseurs avec la souris, tu ajustes directement la place des rebondissements, pour changer le rythme. Autre chose : tu vois le bouton "*modifier les personnages*" ? Il donne accès aux fiches d'identité, avec le supposé Maigret, Mata Hari, Lolita et Charles-Henri ; c'est le nom du joueur de golf... Et ces pointillés jaunes au milieu ? Ils indiquent les entrées en scène. Vu ton impatience, ajoute Tran,

clique plutôt sur un chapitre. Tu vas voir ; chacun est résumé dans une fiche signalétique.

– On y accède par là, suppose Pierre en survolant de sa flèche une petite grille numérotée de un à douze. »

Il clique rapidement sur le chapitre sept. Un coup d’œil à la grille de description proposant lieux, personnages, actions, style et il revient à la vision d’ensemble.

« J’ai compris le principe, marmonne-t-il entre ses dents. Jusque là, rien à dire : du beau boulot, bien trop kitch comme look, mais ça peut se retravailler. Pour le reste, toutes les décisions sont prises par défaut. Reste juste à choisir les paramètres que l’on souhaite modifier. Ce n’est pas un peu frustrant comme truc ? Est-ce qu’on laisse assez de place à celui qui joue ?

– Je ne sais pas si on peut vraiment parler de jouer avec ce soft. Mais, allons à l’essentiel. Fais-toi ton opinion, c’est ça qui m’intéresse ; clique sur O.K., pour voir le texte. »

Les yeux de Pierre se froncent : deux pages de front suggèrent une édition de luxe avec un filigrane. Ecran après écran, il survole le roman avec avidité, comme quand on enlève un pochoir pour révéler le résultat. Avec la souris, l’informaticien feuillette de doubles pages en doubles pages. Chaque début de chapitre est même illustré d’une superbe photo pastel. Titre ? *Le crime de Saint-Pierre des Corps*.

« Par défaut, les meurtres ont lieu dans la gare, précise le patron de Virtual-Soft.

– Pourquoi pas à la gare Montparnasse ? J’avais choisi une histoire entre Paris et Tours.

– Priorité à la province. Bien sûr, ces paramètres sont modifiables. En utilisant le menu de *gestion de l’intrigue*, tu transformes les circonstances. » Tran lui a pris la souris. « La victime, le coupable, le moment et le mobile se choisissent également là. Tiens, vas-y... Et déjà pour le rendre lisible, tu devrais changer le nom de ta Mata Hari, ça fait trop caricature. Tu vois bien : c’est un vrai roman, pas un simulacre pour faire joujou. »

Trois minutes s’écoulaient pendant lesquelles Pierre picore ici et là des morceaux du texte.

« Tran, elle a l'air sympa ton histoire ! C'est vrai qu'on dirait un roman.

– T'es gonflé ! Bien sûr que c'est vraiment un roman. Permetts-moi de te faire remarquer que tu n'en as encore rien vu. Hier soir, je m'étais dit, je vais devoir me le fader et... en fait, ça m'a scotché et j'ai tout lu d'une traite... Mais je n'y suis pour rien ou plutôt presque rien. Bizarre comme impression : j'ai créé mon histoire, mais le logiciel, lui, les avait potentiellement toutes créées. Comment résumer ce que je ressens ? C'est comme un logiciel d'architecture, mais en bien plus sidérant. On choisit quelques paramètres, et pouf, ça existe ; ça vit. Avec ça on peut matérialiser de vagues idées. Ce qui est sûr, c'est que sans Romanesque, je n'aurais jamais osé écrire un roman tout seul : tout le mérite de mon passage à l'acte lui en revient.

– Surtout à Naïma, si j'ai bien compris. Cette fille fantôme a fait un sacré boulot.

– Au fait, va juste une minute cliquer voir si j'ai pas eu un mail depuis tout à l'heure... » Il hésite et coupe la parole à Pierre avant qu'il ait même commencé à ouvrir la bouche. « Et s'il te plaît épargne-moi tes commentaires sur ma parano.

– O.K. »

Pierre clique sur la petite enveloppe de la barre des tâches et une seconde plus tard le « pas de message » s'est affiché.

« R.A.S. A défaut de ta Naïma en chair et en os, si j'ose dire, on en revient à son Romanesque ?

– Ouais... Pourvu que..., commence Tran, avant de se dominer.

– Pourvu que quoi ?

– Non rien, ment Tran. C'est juste qu'il se passe tellement de choses dans les milieux qu'elle fréquente.

– Les milieux ?

– Ben, oui, en fait, je t'en ai déjà plus ou moins parlé, je crois. Elle n'est pas très loin de ceux qui sont au contact... tu sais, les anti-intégristes, les anti-fachos... en banlieue et ailleurs...

– Tu veux dire, c'est une... comment on dit ? une activiste ?

– Non, non... Mais, ça grouille dans tous les sens avec les élections qui arrivent... Tous ces acteurs, oui, disons acteurs plus ou moins louches grenouillent un peu partout et un peu avec

n'importe qui. Et quand je dis *grenouillent*, je devrais plutôt... Et alors... Enfin, de toute façon... on y pourrait rien... alors, tu as raison, il vaut mieux revenir à Romanesque.

– Mais, euh. On y pourrait rien à quoi ? Ta copine pourrait se retrouver, disons mouillée, dans des merdes à cause des élections ? C'est ça ?

– Oh Pierre ! C'est toi qui disais que tu es pressé ! Reste dans ton monde. On ne va pas se mettre à épiloguer sur les manipulations croisées dans les banlieues. Ni sur l'instrumentalisation des immigrés. T'es là pour Romanesque, on regarde Romanesque. Je vais te montrer comment le texte se transforme quand on modifie un élément. Regarde, j'ouvre une autre fenêtre avec la fiche de Charles-Henri. »

La main de Tran jongle sur la table.

« Il était golfeur, un clic dans la case *hobby*, ici là, au milieu de sa fiche en fait un pianiste. Tu vas voir l'effet sur le texte.

– Ça marche vraiment bien ?

– Il suffit de regarder, s'enthousiasme à nouveau Tran en s'emparant de la souris. Tiens, on y est ; voilà la grande scène du quatuor à cordes. Là, regarde donc ce vibrant éloge de la virtuosité de Charles-Henri... Maintenant, je vais dans sa fiche et... je le transforme en tennisman. On a l'impression de malaxer son texte comme de la pâte à modeler. »

En deux secondes, le concert est devenu un match de tennis en double. Sur la photo en tête du chapitre, violon et alto se métamorphosent en raquettes ; dans le texte, l'agilité des doigts se transmet aux mollets qui foncent vers le fond de court pour récupérer un lob.

« Regarde comme c'est marrant, lance Pierre, jouant avec les icônes *annuler* et *reprendre*. La construction du texte est restée identique ; elle s'est juste transposée d'un contexte à l'autre. Tiens, là on applaudissait la maestria des musiciens et on salue maintenant une série de balles de match : sauvées in extremis ! »

Pierre clique sur *annuler*.

« Nous voilà de retour au concert, - nouveaux clic sur *reprendre* - du tennis, - troisième clic, surexcité - du violon, du tennis, du vio...

– O.K. O.K., t’as tout compris, mon vieux. - Tran observe longuement son ami complètement accroché. - On en fait quoi finalement de ton Charles-Henri ?

– Quel boulot ! Ta Naïma me fait penser aux orfèvres qui créaient des automates. En mieux ! c’est pas du cadavre exquis, c’est un vrai écrivain robot qu’elle a fabriqué... Chapeau ! »

Pierre a lâché une seconde la souris pour essayer de donner un semblant d’ordre à ses cheveux. Avant que Tran n’ait pu s’en saisir, il la reprend vivement. Dehors le paysage a fini de s’assombrir et Vénus a disparu depuis longtemps. Bientôt, le reflet carmin de la Lune sera avalé par les toits. Toujours aucun signe de Naïma.

## 2 . Le prédateur en maraude

*Presque au même moment, nationale sept, carrefour de Viry.*

Les troubadours ont cessé de chanter. Kaiser se retourne pour se lover plus confortablement. Trois coups de cymbales lui soulèvent une paupière. Sa pupille balaye l'habitacle de droite à gauche. Tout va bien, la boîte à gants est fermée, les mains de son maître sont à leur place sur le volant et la BMW maraude toujours, le diesel feutré. Les chœurs des Carmina Burana reprennent de plus belle. Le doberman frémit du museau, soupire et replonge dans un demi-sommeil jusqu'à une nouvelle rafale de percussion. Coup d'œil dehors : ici, deux mois après Noël, les guirlandes ne sont toujours pas décrochées : une arche de houx bleu-électrique enjambe la nationale sept. Le terre-plein central est ponctué de comètes qui décorent un lampadaire sur deux. Au carrefour, une kyrielle de Pères Noël rouges aux barbes citron noient les feux de circulation. Un 451 les brûle sur sa lancée et va piler devant son arrêt, vingt mètres au-delà du carrefour. La porte à soufflet déverse une demi-douzaine de silhouettes qui se pressent. Profitant du feu rouge, le groupe traverse au moment où s'immobilise la BMW.

De l'autre côté du carrefour, c'est l'entrée du parking du Ludodrome : une réplique de la navette spatiale et un gigantesque Dark Vader se découpent en ombres chinoises, partageant le ciel orangé avec quelques plantureux cumulus. Plus haut, les nuages ont dégagé un large carré de velours noir où brillent Orion et le Taureau. La berline anthracite s'apprête à grimper la côte où trônait, quatre ans plus tôt, l'hyper Monoprix. Le litige entre les assureurs n'étant toujours pas réglé, ne subsiste là qu'une friche abandonnée aux herbes folles, dissimulant l'amalgame de ruines calcinées. Au pied de l'effigie empruntée à la *Guerre des Etoiles*, le feu passe au vert. En démarrant, Paul-André lance à son chien :

« Dis-moi, Kaiser, tu ne trouves pas qu'il ressemble à celui qui fut ton ami Saddam ? »

Le molosse ne réagit pas. Son maître baisse la musique pour téléphoner. Sous la moustache, le sourire s'élargit lorsque son correspondant décroche :

« Bonjour, Oberlieutenant - un instant de silence - Paul-André Quillon speaking.

Une voix surprise lui répond :

– P.A.Q. ? Ça fait un bail. Alors, tu n'es plus en Ethiopie ou je ne sais où ?

– Tu vois, j'ai quitté ces zones, et ils se passent très bien de mes compétences. Je suis revenu il y a deux petites semaines.

– J'aurais dû m'en douter... Bientôt les élections.

– Bien vu, Oberlieutenant. Dis donc, j'essaye de te joindre depuis deux jours.

La voiture s'engouffre dans un tunnel baigné de jaune.

– J'étais en province... Laisse-moi deviner... Tu travailles à nouveau pour eux ? grésille l'écouteur.

– Ecoute, pour l'instant je suis surtout dans les assurances. Disons que j'aide des propriétaires à toucher leurs remboursements, enchaîne P.A.Q., rendu cadavérique par l'éclairage. Tu vois, des trucs qui vont brûler par inadvertance. Je ne t'explique pas le topo. Une grosse assurance, un incendie inattendu et une coquette prime qui tombe toute cuite dans la poche.

– Ah, d'accord. Pas besoin de me faire un dessin. Mais alors, tu

ne fais plus dans le politique ?

– En fait, je suis en train de négocier aussi avec de vieilles relations. Des gens qui auraient besoin d'aide pour prouver qu'il faut élire des gens qui... Comment dit-on déjà ?

– ... qui savent prendre leurs responsabilités pour faire respecter les valeurs fondamentales de leur nation, récite son interlocuteur.

– Tu as gardé de bons réflexes...

– Tu sais, il m'arrive encore de bosser avec eux... pour des meetings...

– Ah oui, tu fais toujours du baby sitting ? Et reprendre un peu de service plus... actif... Ça te dirait ? propose-t-il alors que son crâne lisse retrouve une teinte moins livide.

– Tu veux dire de l'action ? Pour aider des quartiers à... s'enflammer ?

– Affirmatif. S'enflammer, comme tu dis, Oberlieutenant, acquiesce le moustachu. Je me dis que, vu la période, il devrait être possible de se faire passer des commandes, comme au bon vieux temps. En fait, je n'ai rien de ferme pour l'instant, mais...

– A ta disposition, chef. Je vais te dire, je suis même prêt à faire un peu de bénévolat, histoire de me remettre dans le bain. Ou alors à t'aider pour tes affaires d'assurances.

– Justement, mon histoire d'assurance, c'est jeudi soir. 10 % de la prime pour nous. Et là, je suis en reconnaissance pour voir si je ne pourrais pas faire d'une pierre deux coups.

– Deux coups ? deux coups de briquet ?

– Si tu veux ! Mon affaire d'assurance et puis, un petit coup dans le coin qui pourrait intéresser certains amis : on pointerait à peine notre nez dans une cité disons susceptible... et crac, les indigènes s'énervent et ils y foutent le bordel. Un gros bordel qui donne envie de voter pour se protéger. Au moulin de Viry, comme par hasard.

– Demain soir ? C'est un peu juste... Attends, je réfléchis, mais non, ça tombe mal ton truc, je ne vais pas pouvoir me libérer d'ici là.

– Tant pis, ne t'en fais pas pour cette fois-ci. Comme je n'avais pas encore réussi à te contacter, je me suis débrouillé sans toi. Je travaille avec d'autres habitués que tu connais sûrement

d'ailleurs. Tiens, il devrait y avoir le Futé... et puis on m'a même trouvé un petit groupe de skins.

– Le Futé ! Il est toujours d'active ? J'aurais été bien content de le revoir... Dommage que je n'sois pas libre.

– T'inquiète pas. Y en aura sûrement pour tout le monde. Comme je te le disais, la suite n'est pas encore calée, mais ça peut venir vite.

– Si ça marche ton business, t'auras besoin de gars très entraînés ? »

La réponse tarde : une paire de jambes caramel assise dans un abribus a happé l'attention du conducteur. Comme la vitesse ne lui autorise qu'un regard furtif, Paul-André reprend vite le fil :

« Pardon ?

– Il te faudra des spécialistes ?

– Pas vraiment. Je crois que ce l'on a intérêt à proposer c'est juste de déclencher des allergies. A peine un boulot de détonateur, quoi ; tu vois...

– Alors, pas de nouveau cauchemar de Grigny, regrette la voix.

– Tu sais, cette époque est bien finie. Ce genre de plan, ce n'est plus trop à la mode. Aujourd'hui, on n'a aucun intérêt à être aussi violents. Ce qui compte, c'est le résultat. Dans nos métiers c'est de plus en plus la finesse qui fait l'efficacité. On doit être irréprochables. Toute la subtilité de notre rôle, c'est de révéler aux médias et aux électeurs la violence naturelle de certains jeunes de ces cités.

– Je vois. Comme disait Maître Huong, tu as réussi quand ton agresseur se fait tomber lui-même.

– C'est un peu ça, sauf que là, il s'agit en plus de les faire passer pour des agresseurs. Une pichenette et ils se feront trébucher eux-mêmes.

– C'est toi le patron. Si tu te méfies des excès, c'est ton affaire. Et puis t'as p't'être raison. Quand on traite avec les skins, il faut faire gaffe.

– C'est surtout le commanditaire le patron. Moi, j'exécute.

– T'as de ces jeux de mots !

– Y avait pas de jeux de mots. C'est des votes qu'il faut. Et pas autre chose. Surtout pas. Dans nos pays, l'époque est passée. Utiliser la peur, mais surtout pas faire peur. On se comprend ?

De toute façon, tu es partant, je suppose... Sans attendre la réponse, il enchaîne : Je te tiendrai au courant. D'ici là, cherche des volontaires, mais des bons. A vrai dire, avec les skins, je ne suis pas complètement rassuré. Mais, bref. Je compte sur toi. Et puis, embrasse les enfants... Ils vont bien ? »

La voiture progresse en souplesse, comme un prédateur aux aguets. Paul-André scrute les HLM colorés de myriades de reflets télévisuels, une carte de l'Essonne déployée sur les genoux. Quatre cités y sont marquées d'un cercle rouge. Un quart d'heure de Carmina Burana lui suffit pour faire son choix. C'est finalement la Butte Verte qui l'emporte : une dizaine d'hectares en déshérence où trois cubes de béton depuis longtemps insalubres viennent d'être réquisitionnés pour parquer un cocktail de réfugiés subsahariens. Il suffira de bien peu de chose pour y allumer la mèche.

P.A.Q. file maintenant vers le pont enjambant l'autoroute. Il traverse le terrain vague de l'aqueduc et atterrit entre deux barres de douze étages, boursoufflées d'antennes paraboliques. Un panneau rouillé indique que l'endroit s'appelle *La place de l'Avenir*. Le mercenaire ne peut s'empêcher de ralentir. Ils n'ont même pas changé le nom ; c'est juste un peu plus sordide qu'à l'époque.

Ce soir-là, il s'était garé sur ce bout de parking à peine goudronné. Cent mètres plus loin, les trois baraques de chantier noircies occupaient déjà le même emplacement. *« C'est étonnant comme mes souvenirs sont précis : le bougnoule s'était caché là, à l'intérieur du premier Algéco. Je ne m'attendais pas à le trouver là... Il l'a cherché ».*

Le lendemain, le mardi précédant l'élection, la photo du malheureux Abdel avait fait la une des quotidiens. Et le dimanche suivant, le front républicain avait in extremis sauvé la mise. *« Ce genre de photo, c'est le truc qui fait perdre des voix. Aucun doute, aujourd'hui, c'est bien plus la finesse qui paye. Juste un tout petit coup de déclencheur, c'est ça qu'on nous demande. Et surtout*

*pas de trace, pas de doute. Rien vu, rien entendu. Ce sont les banlieues qui doivent faire peur... Et surtout pas ceux qui défendent les valeurs de nos sociétés. »*

La BMW contourne lentement les baraquements et arrive à quelques mètres de la porte. Sur le côté, à la hauteur du verrou, on devine encore une large trace marron, presque noire. Rien à voir avec sa couleur de l'époque : pendant plusieurs jours, cette marque était restée vermillon, écarlate. En couverture des magazines, sur la photo qui la montrait dégoulinant du mur sur l'herbe givrée, tout autour de ce qui restait du jeune Abdel, elle paraissait même fluorescente.

Cette fameuse soirée, P.A.Q. s'était installé un peu à l'écart des événements. Adossé à cet Algéco, il surveillait aux jumelles ses nervis qui commençaient à incendier des voitures. C'est alors qu'Abdel Azziz avait soudain ouvert la porte. Surpris, P.A.Q. lui avait envoyé un coup de genou dans le bas-ventre. Le jeune beur n'était pas tombé à terre. Il avait même l'air de ne pas avoir très mal. Il souriait presque. *« Je n'aime pas qu'un bougnoule me nargue. Il n'avait rien à faire là et il le savait. Je lui ai remis un direct à l'estomac et cette fois il a accusé le coup. »* Mais trop vite, Abdel s'était redressé ; P.A.Q. avait saisi sa batte de base ball, l'avait levée très haut, hésité un instant et en hurlant, il avait frappé. La tête avait explosé sans offrir la moindre résistance. Abdel n'avait même pas pu commencer à crier et P.A.Q. avait perçu au ralenti l'effondrement de son corps accompagné d'un bruit de grêle. Partout à la ronde, des caillots roses et blancs avaient moucheté le givre, comme des pralines qui déteignent. Au milieu, le cadavre d'Abdel n'avait plus de crâne. Sa tête n'était plus qu'une bouillie d'os et de chair.

### 3 . Mauvaise touche

*Dix minutes plus tard, sous un abribus à Denfert-Rochereau.*

Toujours pas de 38. Les cheveux en bataille, Pierre s'est engoncé dans une somnolence pleine d'avatars d'Ophélie courant dans les escalators de la gare Montparnasse. Il est monté à bord avec elle, la poursuit dans sa fuite avec un joueur de golf. Soudain, le signal d'alarme retentit et le TGV freine brutalement dans un crissement de métal. Tout le wagon tremble et redevient l'abribus de la place Denfert, couvert d'affiches électorales. C'est le vibreur de son portable qui s'excite dans sa poche. Il décroche :

« Naïma ? lui lance la voix angoissée de Tran.

– Ben, Tran ? Qu'est-ce qui te prend ? C'est Pierre !

– Oh ! Merde. Désolé. Excuse-moi. Saloperie de micro-clavier. Je me suis trompé de touche. Décidément, je suis perturbé.

– T'es toujours à la recherche de Naïma ?

– J'essayais à tout hasard pour la nième fois sur son portable... Mais j'ai dû appuyer sur le 5 au lieu du 2. Ça m'étonne de moi... Je dois être vraiment troublé. Je suis vraiment désolé de te

déranger pour rien. Tu es déjà rentré chez toi ? Je ne vais pas t'empêcher de bosser sur ton analyse de Romanesque.

– T'inquiète pas, je suis toujours dans l'arrêt de bus en bas. Et ce putain de 38 n'arrive pas... Alors, j'ai tout mon temps... Dis donc, elle t'angoisse ta copine. Elle n'aurait pas un Jules chez qui tu pourrais appeler ?

– A vrai dire, à part Fred, y a pas grand monde...

– Fred ? C'est son mec ? Ben voilà, appelle-le !

– Euh ! Disons que c'est son ex. Maintenant, c'est surtout un junkie... Je ne pense pas qu'il puisse me dire quoi que ce soit, ce pauvre Frédéric...

– Excuse-moi, mais voilà enfin le 38 qui se pointe là-bas, au bout de l'avenue. Pas trop tôt... Trois feux rouges et je vais devoir te quitter. Tu sais, ta Naïma, elle a peut-être appelé chez toi. Ta femme te rassurera sans doute tout à l'heure.

– Je viens justement de téléphoner chez moi... Rien non plus. Et je vais te dire, Christine est presque plus inquiète que moi. Je n'aime pas... Ce n'est pas vraiment son genre à la mère Naïma. Il lui arrive quelquefois de disparaître pour plusieurs jours, mais quand elle dit qu'elle m'appelle, elle m'appelle.

– Excuse-moi de te demander ça, mais de quoi as-tu peur exactement ? Elle vit vraiment dangereusement ta Naïma ?

– Euh... Oui et non... Il lui arrive de se trouver entraînée...

– Entraînée ? c'est-à-dire ?

– Ecoute le dernier coup qu'elle nous a fait, c'était l'année dernière. Elle a disparu quatre jours. Impossible de savoir où elle était. Et puis.. elle est revenue...

– Ben tu vois, il y a des précédents. Là aussi, elle va réapparaître.

– Sauf que cette fois-là, elle avait un bras dans le plâtre et un œil au beurre noir.

– Oh merde.

– En fait, si je me souviens bien, elle avait l'arcade sourcilière salement amochée. Et le pire, c'est qu'elle n'a rien voulu expliquer. J'ai eu beau insister. Elle m'a envoyé balader.

– On dirait une histoire de femme battue, ton truc...

– Si tu veux. Sauf que Naïma, elle est célibataire. En ce moment, y a pas de mec dans sa vie. Et puis, je vais te dire, elle est pas du

genre à se laisser emmerder par un jules. Non, c'est plutôt qu'elle s'agite à courir les banlieues et les manifs. Disons des manifs qui ne sont pas de tout repos. En fait, par recoupement, Christine et moi avons compris qu'elle avait été impliquée dans les événements du G8 de Gênes. Et pas dans les derniers rangs.

– Euh, oui ça me dit quelque chose. Il y avait eu des bagarres, non ?

– C'est le moins qu'on puisse dire. Des affrontements qui avaient laissé des manifestants sur le carreau. Et Naïma, ma Naïma comme tu dis, elle était là en plein milieu et fière d'y être.

– La vache, je te comprends mieux avec ta parano : on peut dire que ce n'est pas de tout repos. Et alors là, tu crois qu'elle pourrait être partie pour un truc du même genre ? Est-ce qu'il y a une grande manif altermondialiste en ce moment ?

– Tu sais, cela peut aussi bien être en France. Une autre fois, elle a fait huit jours de grève de la faim par solidarité avec les squatters kurdes qui occupaient la gare de l'Est après avoir été délogés de la place Montholon. Alors, tu vois pourquoi on se fait un sang d'encre. Sans compter qu'avec ces fichues élections et toutes ces magouilles que l'on voit de plus en plus...

– Qu'est-ce que tu veux dire ? - Crissement de pneus et bruit de porte hydraulique. Le 38 est finalement arrivé. - Attends je monte dans mon bus...

– Pierre ? Pierre, tu m'entends ?

– Tran, je ne t'entends plus... Excuse-moi... Tu disais ?

– Ecoute, ça ne passe plus...

– Si... Non ?

– Euh, très mal. Bon, on en reparle. Je t'expliquerai cela une autre fois... Bon boulot avec Romane... - clic.

– Merde ! jure Pierre en rangeant son portable. »



#### 4 • L'apocalypse s'est arrêtée à Viry

*Une demi-heure après, chez Fred, au douzième étage, vue imprenable sur Viry.*

Ses yeux sont révoltés et sa lèvre inférieure s'est affaissée, tremblante. Vautré dans son sofa, Fred regardait *Apocalypse Now* sur France Supervision et les tours de la cité par la baie de son douzième étage quand la substance a enfin produit son effet. Fiction et réalité se mêlent et Viry-Châtillon s'embrase sous les roquettes. Le ciel orange et noir vibre d'éclairs métalliques qui secouent son cerveau : la nuit tombe sur une nouvelle guerre des banlieues.

Depuis qu'il lui semble avoir reconnu Paul-André Quillon à Grigny, Fred a vécu dans l'angoisse, craignant le réveil de la violence. Et c'est arrivé : son écran plasma s'est peuplé de moustachus à la tête lisse et polie. Pour se protéger des explosions, il se tient les tempes dans les mains. Le junkie est revenu de son marché à l'Agora deux heures plus tôt ; il était parti à Evry chercher une dose pour dissoudre le visage de P.A.Q. « Une dose de n'importe quoi d'assez fort... » Mais, déjà son

acquisition fait éclater sa cervelle. *Pourvu qu'au moins j'oublie Quillon, j'oublie le crâne brillant, la moustache et l'assassinat d'Abdel Azziz. Surtout l'assassinat d'Abdel Azziz et le désespoir de Naïma.* Sa tête se gonfle de souffrance. Crack de merde. Un éclat d'obus l'aurait-il frappé ? Les nazis aux crânes rasés ont déclenché ce troisième conflit mondial. Journaliste... ? Dans son délire, il s'invente journaliste de guerre, envoyé spécial. Un rôle de correspondant qu'il ne peut abandonner : grâce à Naïma, il a appris combien il importe d'écrire pour ceux qui survivront. *Les rescapés perdent si vite la mémoire. Et il faut qu'il y ait une mémoire ; il faut qu'il ait une vengeance. Naïma, je te jure, on n'oubliera jamais ton frère massacré par ces salauds de fascistes.* Il rampe jusqu'à son ordinateur portable. Difficile de progresser dans le sable humide. Sa carcasse se traîne parmi les croix de bois d'un cimetière improvisé sur la plage. La tombe d'Abdel Azziz Ikkache se dresse à quelques mètres, au milieu de celles de ses frères et sœurs d'armes. Une musique tonitruante marque le passage en rase-mottes d'une colonie d'hélicoptères géants. Il doit les détruire avant qu'il ne soit trop tard, arrêter cette apocalypse. La main droite de Fred se saisit de l'arme et la pointe vers la fenêtre luminescente. Son œil droit vise les rotors avec le boîtier noir, pressant une de ses multiples gâchettes sans autre effet que celui d'augmenter le volume sonore diffusé par le téléviseur. Ses oreilles vont éclater sous la chevauchée des Walkyries. Ses doigts se desserrent et lâchent la télécommande pour le protéger contre cette agression sonore insupportable. Au-dessus des sépultures soufflent d'éblouissantes langues de feu jaillissant de canons lance-flammes. Vertes et bleues, à peine auréolées d'orange, elles dégagent une telle chaleur qu'il ne peut ignorer le danger. Sa chair semble bouillir sous sa peau qui commence à se boursoufler. Va-t-il rejoindre Abdel Azziz ?

Pourra-t-il écrire une dernière lettre à Naïma, pour la supplier de poursuivre sa croisade sans merci contre tous les fascistes ? *Naïma, venge ton frère ! Trucide tous les salauds comme P.A.Q. !* Voilà qu'elle est allongée à côté de lui sur la plage. Est-elle encore en vie ? *Par pitié ! Réponds-moi !* Au moment où, malgré le bruit et la chaleur, il va retourner son corps ocre, une rafale

de mitrailleuse le fige. Tirée par un des hélicoptères d'où hurle cette musique céleste ? Non, elle provient de la porte de cette cabane en bois à l'autre bout de la plage. Réunissant ses dernières forces, Fred rampe vers le fond de l'appartement. P.A.Q. Les néo-nazis seraient-ils là, qui vont l'achever comme ils ont massacré Abdel ? Il se met à crier :

« Naïma, j'ai peur. J'ai peur pour toi. Naïma ! Naïma ! »

Il se dresse péniblement et parvient à entrebâiller la porte qui donne sur le palier. Un soldat armé jusqu'aux dents et une infirmière en civil lui font face. Ils ressemblent étrangement aux deux copains qui habitent l'appartement du dessous :

« Fred, ça fait dix minutes qu'on frappe ! Tu vas réveiller toute la cité avec les hurlements de ta télé. »

Le junkie s'affale par terre en geignant :

« P.A.Q. tourne par ici ; je l'ai aperçu plusieurs fois au volant d'une BMW. Ce salaud est revenu avec la CIA pour déclencher la troisième guerre mondiale ! »

Khaled, le voisin habillé en surplus de l'armée russe, se précipite sur le téléviseur pour l'éteindre, puis se retourne vers sa copine emballée dans un grand burnous blanc :

« Tu as vu comme il bave ce lascar ? Il est grave. Plus grave que d'habitude. C'est du mauvais crack. C'est chaud ! Il faut le faire gerber. Faut que tu lui trouves l'imam, c'est le seul à savoir s'y prendre avec cette merde. »

Il s'apprête à étendre Fred sur le sofa, mais se ressaisit et se précipite sur le palier derrière son amie pour ajouter :

« Aïcha ! Aïcha, ton voile, remets ton voile... »

Dans le silence retrouvé, Fred hurle son délire :

– Même mort, Abdel Azziz va se venger. Quatre ans plus tard. Il te fera la peau ; tu vas crever... Je te préviens, P.A.Q., tu vas crever. »

Les minutes s'éternisent. Enfin Khaled les aperçoit par la fenêtre : Aïcha et Ibrahim, l'imam, avalent la douzaine de marches conduisant à l'entresol d'où part l'ascenseur pour les étages pairs. Ils s'engouffrent dans la cabine bariolée du conflit entre pochoirs et tags. Bientôt, le junkie est allongé, couvert de serviettes mouillées. On l'assomme à l'aspirine et aux

barbituriques : l'imam a pris la direction des opérations. Il a expliqué que la fièvre devait tomber avant ce qu'il appelle le lavage sanguin. Quelques lascars sont montés aux nouvelles. Assis par terre, au pied de la télé maintenant muette, Léon et Bogdan, le Bulgare, font face à Ibrahim qui se tient au bord du canapé. On s'engueule à propos d'une rumeur : des vieux lance-flammes réformés auraient été dérobés par la bande de Bulgares de Viry au camp militaire de Satory.

« Les Bulgares, vous êtes des chiens assoiffés de fric. Votre trafic, il est maqué avec la fiama de l'Est. Et là, vous vous faites le fric de la mort... Vos magouilles, nous on n'en veut pas dans la téci. Hein, l'autre ? T'as compris ? C'est comme la came : le fric de la mort, on n'en veut pas !

– Nique ta mère, le zoulou ! On n'a rien volé ! Qu'est-ce que tu veux qu'on foute de lance-flammes ? Et qu'est-ce que tu me cherches avec la came ? Fuck off, bloody rasta. Nous, les Bulgares, on n'a jamais trempé dans la dope... Alors, va mourir !

– On dit que vous allez vendre les lance-flammes aux Corses, que c'est pour ça que vous les avez piqués... Enculé de ta race.

– C'est ta connerie qui me troue le cul, le zoulou. Aux Corses... Pourquoi pas à des Bretons tant que tu y es ? »

La fièvre de Fred tarde à tomber. Au bout d'une autre demi-heure, on en arriverait presque à s'écouter :

« Fred s'est foutu en l'air à cause de P.A.Q., explique Léon à Bogdan. Paul-André Quillon ! P.A.Q. ! - Il regarde Bogdan fixement puis le prend par le poignet. - C'est vrai que t'es trop jeune. J'parie que tu ne sais même pas qui c'est ce P.A.Q...

– Tu me prends pour qui ? Bien sûr que je sais qui c'est son Paul-André. C'est lui le keum de vos vieilles histoires de bastons. Votre cauchemar de Grigny, c'est lui. C'est lui qu'avait massacré Abdel, le pote de Fred.

– Abdel Azziz, le frangin de la Naïma, l'ex-meuf de Fred, précise Léon.

– Et c'est l'enculé que Fred a reconnu c-t'après à Grigny !

– Qu'est-ce que tu en sais ? Ce P.A.Q. il est peut-être au bout du monde... Ou dans la tête de Fred, vu ce qu'il se shoote dans le sang. On n'est même pas sûr que ce facho soit ici à Grigny.

– La certitude, c'est qu'on était débarrassé de lui depuis quatre ans, explique l'imam. Ouf. Mort ou à l'autre bout de la planète. On avait même dit qu'il zonait en Afrique ou en Chine pour la CIA ou je ne sais qui.

– C'est trop la haine, man. Il est en Chine, votre keum. Qu'ils le gardent les jaunes. Fred s'est planté ; avec les merdes qu'il s'enfile, le Fred, tout est possible.

– On le saura vite. Et de toute façon, s'il est revenu, c'est parce qu'il y a leurs élections. Qu'est-ce que ça me gave ! Et ça veut dire qu'on va se faire niquer.

– Putain, c'est vrai, y'a ces conneries d'élections... C'est pour ça qu'il est là l'autre keum... Tous pourris. Rien à branler : y veulent pas qu'on tove alors, on tove pas. »

L'imam essaye de les raisonner :

« Faut pas refuser les élections, il faut réclamer le droit de vote et se méfier de toutes les provocations.

– Le droit de tove ! Tu rêves, l'ayatollah... Leurs élections, c'en est déjà, de la provoc ! Et elles seront toujours interdites aux rebeux...

– C'est mieux que rien, Il faut se battre pour la démocratie. Toi, Léon qui peux voter, il faut que tu y ailles...

– Décidément, il est ouf l'ayatollah. Pour qui tu veux que je vote ? Et pourquoi ?

– J'ai pas à te le dire. Renseigne-toi sur les candidats et choisis... C'est ça la démocratie...

– Qu'est-ce qu'il a l'ayatollah ? J'y crois pas : v'la que tu fumes maintenant, le curé ? Il veut nous embrigader ou quoi ? En plus, tu sais bien qu'y a pas un candidat de la téci. T'as même pas réussi à avoir le droit d'ouvrir ta mosquée et ton club de boxe. Va mourir. Trop d'années que ces enculés nous niquent. Ça s'arrangera peut-être en l'an 3000, mais d'ici là, nous, on va les brûler, leurs urnes !

– Z'y va ! Tu vois bien que c'est vous qui les avez piqués, les lance-flammes.

– Putain, putain, il est trop grave ce keum. Moi je ne reste pas ici avec ce zoulou dans la pièce. Je me taille à donf. Tchao, le rebeu. Amitiés à ton prophète et bonne chance pour ta subvention ! Et toi, le zoulou, je te préviens que...

– Rentre chez toi avant de dire des choses que tu regretteras... coupe l'imam. »

Dans l'autre pièce, Aïcha passe des glaçons sur le visage de Fred englué dans sa douleur, perdu entre P.A.Q, Abdel et Naïma. La main de Bogdan arrache presque la poignée de la porte :

« En tout cas, si votre enculé de P.A.Q. débarque ici, on le shootera. Il hurle. Je vous préviens tous. On va le massacrer ; nous les Bulgares, ce genre de lascars, on les suicide. Ils veulent que ça chauffe et ça va chauffer ! Appelle ton prophète, le curé et rendez-vous en enfer ! »

Et il disparaît en claquant la porte.

## 5 . Des frontières au chômage

*Au même moment, non loin de là, au siège du Parti national européen.*

La grille en fer forgé obéit à la télécommande. La voiture traverse le jardin et s'immobilise dans un crissement de gravier devant l'hôtel particulier du PNE. Par les baies du rez-de-chaussée, se distinguent les silhouettes des dirigeants de la section départementale. P.A.Q. coupe le contact et sort suivi par Kaiser. Le doberman a bondi du siège, ravi de se dégourdir les pattes. Quelques pas pour atteindre la volée de marches du perron, une main sur la rampe de pierre ouvragée. Sourire aux armoires à glace qui font office d'huissiers, trois enjambées pour traverser l'antichambre, décorée d'affiches qui réclament en plusieurs langues « *de vraies frontières contre de vrais dangers* ». A quelques minutes près, il serait arrivé en même temps que l'invité vedette de la réunion, un parlementaire fraîchement atterri de Cracovie. Le maître de maison est justement en train de l'accueillir d'une accolade appuyée et le fait monter sur une estrade dressée près de la cheminée. Derrière eux trône un calicot bleu France qui ordonne en rouge fluo « *votez pour rétablir des frontières au chômage !* »

« Merci d'être avec nous. Nous connaissons votre sympathie pour notre organisation et avons besoin de votre soutien.

– Je connais les valeurs pour lesquelles vous vous battez, je les partage et les partagerai toujours, répond le député polonais, très à l'aise dans son rôle. Elles s'appuient sur des certitudes qui n'appartiennent ni à une mode, ni à une époque, mais qui se fondent sur une conception universelle de l'homme supérieur. Vous ne pouvez savoir à quel point je me réjouis de nous voir tous à nouveau unis. Peut-être certains d'entre vous ne connaissent pas l'histoire de nos mouvements et ne savent pas que nos organisations nationales travaillent depuis des années ensemble pour rendre leur dignité à nos pays avant qu'il ne soit trop tard : rien ni personne ne nous empêchera de nous entraider. L'Europe développée ne doit pas devenir la poubelle de la planète. »

Dehors, ceux qui montent la garde ont l'air frigorifiés, malgré de grosses parkas de dignitaires sibériens.

« On se les caille, lance le premier, se battant les flancs pour se réchauffer. Ça manque d'exercice... Ce genre de soirée mondaine, ce n'est vraiment pas mon truc. Dommage qu'il n'y ait plus d'action comme au bon vieux temps.

– Tu sais, de l'action, il se pourrait qu'il y en ait bientôt dans le coin. Le type qui est arrivé après le Polack, tu sais qui c'est ? Non ?

– Euh non, avoue l'autre. Le moustachu au crâne rasé ?

– Ben c'est Quillon, Paul-André Quillon, P.A.Q. comme tout le monde l'appelle. Et un gus comme P.A.Q., c'est une grosse pointure. Il n'est sûrement pas revenu pour rien.

– Mais c'est quoi son taf à ton P.A.Q. ?

– Ben mettre de l'ordre, enfin, de l'ordre, si j'ose dire, on se comprend, non ? vérifie-t-il en pouffant. Je ne serais pas étonné qu'il cherche des mecs, réplique le second, regardant, au travers des fenêtres illuminées, la salle qui applaudit son allié.

– Des mecs pour... heu... pour mettre de l'ordre ? »

Il s'interrompt pour observer le secrétaire de section qui monte maintenant à la tribune. On devinerait presque ce qu'il déclame, poing droit serré martelant l'air. Il doit annoncer les châtiments réservés à ceux qui enfreindront sa loi. Les deux vigiles ne le

quittent pas des yeux. Torse gonflé de sa supériorité, il semble jouir de fermer les frontières, de les voir s'accrocher aux barbelés qui leur interdiront notre Occident, de les entasser dans des autocars ou des wagons pour qu'ils retournent mourir entre leurs cases, dans la fange de la malaria. Dehors, le second huissier finit par reprendre le fil de la conversation :

« Mettre de l'ordre ! T'as de ces expressions, toi, quand même.  
– J'me comprends. P.A.Q., il doit chercher des mecs qui n'ont pas froid aux yeux. Tu piges ? Des pros capables de donner une bonne leçon aux petits branleurs qui se croient tout permis dans les cités.  
– Tu sais, ce genre de mission ça pourrait bien m'intéresser... Surtout si c'est bien payé, ajoute l'huissier toujours fasciné par la silhouette qui, le menton altier, n'en peut plus de dicter l'avenir de sa patrie, d'écrire le devenir des hommes supérieurs.  
– T'as qu'à lui demander à P.A.Q. quand il sortira... Mais, je te préviens, il va lui falloir des vrais bons... Tu sais ce qu'on dit. Il paraît qu'en face, les bougnoules y se mettent aux armes de guerre... »

A l'intérieur du salon, une dernière incitation à la haine termine la harangue. Les militants ovationnent l'orateur, puis se mettent à scander quelques slogans de campagne. Ensuite l'ambiance change et la soirée vire au cocktail semi-mondain.

A l'écart, un petit groupe discret : trois hommes qui paraissent bien au fait de l'économie locale et de certains de ses enjeux, évoquent à demi-mots l'affaire des lance-flammes du camp de Satory. P.A.Q., qui visiblement avait rendez-vous avec eux, les rejoint pour leur proposer son idée :

« La Butte Verte ? Vous nous dites que la Butte Verte pourrait faire parler d'elle ? s'émeut l'un de ses interlocuteurs à la chevalière proéminente. La Butte Verte c'est certainement une option explosive. Mais, en fait, comment pourrais-je vous faire comprendre ? D'abord, ce que vous nous proposez est d'une autre époque. Aujourd'hui notre problème est plus de montrer que, même si les banlieues peuvent être violentes, nous, nous pouvons être nuancés, voire modérés. Notre problème aujourd'hui, c'est de

ratissier large ; nos leaders font campagne pour être élus ! Donc, je dirais que votre métier ne nous intéresse plus directement. Cela dit, votre idée n'est pas idiote, mais êtes-vous sûr que l'on ne pourrait pas trouver un second choix ?

– Vous préféreriez justement que cette explosion ait lieu ailleurs, suggère P.A.Q.

– Vous savez, à la Butte Verte, c'est très métissé. Certains d'entre eux travaillent pour le centre gériatrique de Juvisy, un centre qui appartient à quelqu'un qui nous soutient beaucoup. Des mères de famille... s'excuse-t-il. Elles torchent les grabataires pour un excellent rapport qualité-prix ; le genre d'activité que l'on ne peut pas délocaliser. Si on n'y prend pas garde, il pourrait y avoir des effets secondaires néfastes. Vous ne comptiez pas leur faire peur, j'espère ? »

Conciliant, P.A.Q. réajuste le tir :

« On pourrait alors plutôt penser à la cité du Clair Soleil. D'après ce que j'en ai vu tout à l'heure, le site est aussi exploitable que la Butte Verte. P.A.Q. se caresse la moustache... et sans doute plus facile à mettre en scène, on est très près des accès à l'autoroute ; évidemment, il y aurait un peu plus de frais... Disons de l'ordre de dix ou vingt unités. Mais je pense qu'on pourra trouver sans difficulté un financement complémentaire. Vous êtes également de mon avis, n'est-ce pas ?

– Vingt unités ? C'est un surcoût qui ne me paraît pas excessif. A condition bien sûr qu'il n'y ait aucune ambiguïté. Il doit bien s'agir d'une bagarre entre des bandes rivales et cela sans aucun doute ; nous ne sommes jamais à l'abri d'une enquête approfondie, vu le contexte. Si cela est aussi clair pour vous que pour nous, je crois qu'on se comprend, acquiesce son nouveau partenaire après une infime hésitation.

– Affirmatif. On se comprend, confirme le crâne rasé. Vos protégés vous devront une fière chandelle ; dommage pour le Clair Soleil.

– Dans la vie, il y a toujours des losers, conclut le troisième larron, et le petit groupe se disperse dans la foule du cocktail. »

## 6 • La fertilité des arborescences érotiques

*Plus tard dans la même nuit, chez Pierre et Wallace.*

Le gris est devenu uniforme et opaque. Le cosmos entier a disparu dans les nuages. Plus une étoile visible et il bruine. Dans la pénombre, un drôle de chien pisse contre le premier panneau électoral de la rue. Au bout de sa laisse, Pierre frigorifié l'interpelle :

« Wallace, il faut qu'on rentre. Je suis désolé de devoir limiter ta sortie au strict minimum syndical, mais on se les caille trop. »

La bestiole le regarde, la gueule en biais, l'air dubitatif.

« Je sais, tu vas me dire que je n'avais qu'à me couvrir. Pour être honnête, j'ai du boulot là-haut. Un sacré boulot. »

Le chien se remet à pisser contre un second panneau, entièrement lacéré.

« Ecoute, ce n'est pas de ma faute. Tran m'a bien piégé avec ce Romanesque. Il sait bien que la création artistique, ce n'est pas mon truc. Et en plus, il faut que je lui rende le rapport demain. Alors, soit sympa. Magne-toi. Allez, Wawa, on va monter. Tu pisseras sur les autres demain. Sinon on y est pour toute la nuit. »  
L'animal se fige au-dessus du caniveau, tourne la tête, fronce

les yeux et se met à expulser une grosse crotte, parfaitement sphérique.

De retour dans son appartement, Pierre recharge en vitesse l'écuelle à croquettes et le bol d'eau. Le temps de se servir un whisky et il se connecte sur [www.Astor-Piazzolla.com](http://www.Astor-Piazzolla.com) pour se débarrasser de l'anniversaire. Sur l'étagère derrière lui trônent plusieurs photos d'une danseuse gracile. Pour éviter de trop se remémorer sa silhouette cambrée frôlant cuisses fermes et bassins mâles, Pierre s'en remet à la sélection *meilleures ventes* proposée par le site, à peine seize euros, frais d'envoi inclus. C'est très raisonnable. « *Tant mieux. Je la connais, plus cher, elle l'aurait mal pris.* » Après quoi, il se ressert un demi-verre, puis saisit le disque Romanesque. Le reflet irisé de son visage coiffé avec un pétard se mêle à l'inscription « *N. Ikkache Rom@nesque bêta-version* » griffonnée sur la surface métallisée. Il l'incline plus encore et bientôt c'est l'image d'Ophélie que capte le disque. Pierre arrête de jouer et le glisse dans la fente de son ordinateur.

Dix centimètres de *Laphroaig* plus tard, l'informaticien se défoule en cliquant au hasard dans les menus de Romanesque. Il s'amuse à vieillir sa Mata Hari. Une vignette se modifie à l'écran, dans un morphing qui ride ou déride son visage :

« Tu vois ça, Wawa... là, elle a dix ans de plus. - Pierre se remet à feuilleter le texte à coups de souris. - C'est vraiment bien foutu ce truc. J'ai juste changé son âge... Jeune, elle couchait avec le tennisman, mais à quarante ans, elle drague Maigret. Tran a raison, on a vraiment l'impression de modeler les personnages.

Un clic lui attribue finalement trente ans. Un autre curseur règle le degré d'érotisme. Côté soft, une icône représente une couverture de roman à l'eau de rose ; côté hard, une jaquette digne d'un film X :

– Quel cachottier, ce Tran. Tu penses bien qu'il ne m'avait pas montré ça. C'est vrai qu'il a toujours été un peu coincé coté sexe. »

Pierre s'amuse à osciller entre soft et hard : aux descriptions

de paysages se substituent des scènes de baisers torrides. Une petite illustration se modifie pour en témoigner. A l'extrême, on aboutit à une scène de pornographie explicite dans les toilettes du train.

« La vache. Ça devient carrément hard. Drôle de fille, cette Naïma. »

Des pénétrations orgasmiques ont remplacé les regards platoniques. Un piston de chair s'agite dans un paroxysme d'abandon ; des métaphores de locomotives ne cessent d'entrer et de sortir des tunnels obscurs. Une échelle de mots est apparue, surmontée de l'inscription, *réglez votre seuil de censure...* L'informaticien rhabille tout son monde, puis se ravise et finit par pousser un peu plus le curseur dans le rouge : juste un érotisme de bon aloi. « Minuit », le culpabilise la radio qui jazzouille en sourdine.

« Déjà ? Si je veux rendre mon rapport à temps, il faut que j'arrête de jouer. Allez, Naïma, au boulot ! On s'y remet à ton truc. Il faut faire un rapport, on va faire un rapport. C'est sûr que c'est plus pénible que de continuer à jouer à l'écrivain amateur. Et en plus, Wallace, il faut dire qu'il est difficile à critiquer son logiciel. Tran m'a dit : points positifs, points négatifs ! Côté négatif, je ne vois pas grand-chose à dire, sauf peut-être le look un peu ringard des illustrations. A part ça, R.A.S. : chapeau, ma petite mère Naïma. » Il termine son fond de verre, tente d'aplatir quelques mèches, puis se lève, accompagné par Wallace, toujours à l'affût d'une occasion d'aller s'ébrouer. Sa main droite saisit l'ultra-portable 12 pouces sur l'étagère. Un revers de l'autre dégage un coin de bureau à gauche de son gros Gamer avec son Core Duo 6700 dopé par 2 cartes graphiques GeForce. Le notebook s'y retrouve installé en équilibre approximatif sur des liasses de courrier et de prospectus. Pierre s'accroupit pour activer en aveugle sous la table. Suivies avec attention par les yeux globuleux, ses mains finissent par dénicher un emplacement vacant sur une grappe de prises. Il y branche le chargeur de batterie et lance à Wawa :

« Je compte sur toi pour éviter de mâchouiller ces trucs ! Je te rappelle que ce n'est pas comme ça que tu fais le plein d'énergie. »

Attablé devant ses deux claviers, Pierre tente de pondre son rapport. « Hein, Wallace, faut bien que l'on trouve quelque chose à en dire. En fait je préférerais cent fois bosser avec elle sur le logiciel. Vu la qualité de ce truc, c'est plus facile de faire des suggestions pour l'améliorer que des critiques. » Wallace regarde son maître dans les yeux, comme pour acquiescer.

« Ben tiens, pardi, voilà la solution. Voilà ce que je vais faire, des suggestions pour l'améliorer encore, son Romanesque. Il n'y a qu'à commencer par le côté illustrations : si l'on veut élargir le public, pour toucher aussi ceux que la littérature n'attire pas spécialement, Il faudrait gonfler les options graphiques. Pour les personnages, par exemple. On pourrait mettre au point un interpréteur d'image : on scannerait un visage ou on esquisserait une silhouette, Romanesque en ferait une description textuelle. Pas si difficile à mettre au point, conclut-il, puisque le logiciel comporte déjà un dictionnaire de symboles et une base de métaphores. Franchement, le plus dur est fait ! Et au fait, pourquoi pas des avatars de tous les candidats aux élections. On pourrait en faire des meurtriers, des criminels, ça serait super ! » Il reprend la souris pour feuilleter les multiples réservoirs sémantiques stockés sur le cédé. Au détour d'un menu, apparaît la possibilité d'enseigner son style. Un clic renvoie le message *procédure pas encore installée* :

« Dommage ; n'empêche que ça fait un bail que je n'ai rien vu d'aussi exaltant, ajoute-t-il à l'intention de la boule de poils vautrée à ses pieds. Je sens que je vais craquer pour cette Naïma si ça continue ! »

Aucune réaction. D'un orteil, il lui donne un petit coup dans ce qui lui sert d'abdomen :

« Qu'est-ce que tu en penses ? - Un deuxième coup. - Admiratif comme moi ? »

Habitué à ce type d'interpellation, l'ersatz de peluche se met à mordiller la pantoufle la plus proche. Il s'amuse à doser la pression : il ne faut pas faire crier Pierre, juste le faire quitter son monde virtuel. Les pantoufles sont d'un beau marron tacheté de blanc, vestige d'un accident à la javel, comme une robe d'épa-gneul breton. L'animal semble se donner beaucoup de plaisir

à coincer leur semelle sous ses pattes et à étirer leurs lanières avec ses quenottes : exaltant, sauf quand elles lui claquent dans la truffe.

« Aïe. Merde, Wallace, arrête. Avec tes conneries, tu me donnes une idée. Charles-Henri pourrait avoir un chien. Un bon gros toutou, genre bobtail. Comme ceux qu'Ophélie aimait tant. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Menu *éléments accessoires*, sous-menu *animal de compagnie*, coup de clic sur chien bobtail. Naïma lui fait répondre par l'intermédiaire du logiciel « *Attention : chien peu compatible avec le caractère du maître. Voulez vous modifier le maître ou le chien ?* » Pierre commente pour Wallace :

« Tu as vu ça ? De quoi je me mêle ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Naïma ? Qu'est-ce que ça peut te foutre qu'Ophélie aime les bobtails ? »

Il se passe la main dans les mèches, se caresse la lèvre inférieure, puis se décide. Charles-Henri réintègre son identité de pianiste, ce qui le rend à nouveau compatible avec un bobtail. *Non mais, c'est pas cette emmerdeuse qui va avoir le dernier mot ! Il y aura quand même un bobtail... mais pas de champion de golf.*

« Enfin les limites de Romanesque : il est têtù. Je commençais à le trouver un peu trop parfait, ce logiciel. Il a ses imperfections, tout comme Naïma, sans doute. »



## 7 . Le lavage sanguin

*A peu près au même moment, à nouveau dans l'appartement de Fred.*

Le présent n'est qu'une douleur, peuplée de stridences torrides et d'éblouissements suraigus. Le plasma bout dans ses vaisseaux que charcute la coke. Des fémorales aux rétines, les coups de bouterolle du cœur le submergent, cherchant à expulser le poison. Mais, en circuit fermé, tourne sans fin la souffrance. Le corps de Fred, abandonné dans le sofa, palpète entre les crampes. L'antidote de l'imam bataille en sa chair contre le crack ; ses amis ont dû l'attacher pour éviter qu'il ne se morde ou ne s'éborgne dans cette tétanie. Ibrahim les a prévenus de se méfier, car il a déjà vécu la scène terrible du doigt en crochet qui se glisse derrière le globe oculaire pour l'arracher. Dans le capharnaüm de l'appartement, ils n'ont trouvé que des câbles informatiques pour le ficeler sur le canapé.

Ils se relayent maintenant pour passer des glaçons sur le front, le cou et la poitrine entravée. Dans son délire, Fred transforme cette sensation en bulle de réalité, qui le raccroche au monde

extérieur. Elle l'extrait peu à peu de sa crucifixion et s'habille de ses fantasmes et de ses souvenirs : le visage d'Abdel Azziz, celui de sa sœur Naïma, souriants comme avant. Il revit le jour où son pote avait eu l'idée de fabriquer une machine à écrire, un écrivain automatique, un autokteb comme il le surnommait, et puis le soir où ils avaient choisi de rebaptiser ce logiciel Romanesque. Il retrouve la joie de son ami Abdel, quand l'ordinateur lui obéissait, s'éveillait sous ses doigts... et le plaisir de Naïma dans les orgasmes qui la transfiguraient. Des orgasmes que Fred connaissaient si bien quand elle vibrait dans ses bras, à l'époque où ils furent amants, avant la mort d'Abdel qui a tout détruit, tout interdit. Avant P.A.Q., quand les trois amis travaillaient ensemble à perfectionner Romanesque. La douleur de l'overdose s'efface pour laisser place aux illuminations de couleurs. La magie noire du crack le plonge pour un temps dans le plaisir absolu, ultime. Catharsis sexuelle, explosion de lumière, souvenir du plaisir avec Naïma... Le regard espiègle qui, dans ses bras, riait de bonheur. Et la respiration. Les soupirs qui s'alanguissaient, la chair de poule qui progressait, la bouche qui s'élargissait, le souffle qui prenait le rythme d'un halètement. Les mains aussi. Les mains qui s'affolaient, avec les doigts qui malaxaient l'air à la recherche de sa consistance ; les poignets qui perdaient le contrôle. Et la tête, rejetée en arrière qui paraissait vouloir se dévisser du cou. La sensation de plaisir décuplée par l'alchimie de la dope. Les yeux qui s'écarquillaient dans le plaisir... Mais aussi les yeux qui vécurent la mort d'Abdel Azziz. Et c'est la chute qui commence. Le corps de son ami à la morgue, le sac gris qu'on ne voulait pas enlever et qui en cachait la tête, le corps flasque de Naïma qui n'est plus qu'un sanglot, qu'une souffrance. Les glaçons fondent sur son front et les ultimes parcelles de bonheur se dissolvent dans de nouvelles vagues de nausée. Le corps d'Abdel. Sa sœur Naïma, livide, et le sac gris qu'elle arrache et qui révèle l'indicible, la bouillie de cervelle et de crâne remplaçant la moitié supérieure du visage. La crise de nerfs de Naïma, son évanouissement, le bruit de son corps qui s'effondre sur le carrelage froid, au pied du fonctionnaire en blouse... Le junkie plonge, s'enfoncé. Brutalement, les entrailles de Fred se secouent en spasmes.

Aïcha bondit et hurle :

« Vite, il va dégueuler. C'est chaud ! Aidez-moi à le détacher, aidez-moi, il va s'étouffer. »

Le corps tressaute, tentant de se rejeter lui-même. La bile se répand sur son menton, son épaule, puis atterrit dans la cuvette que Khaled vient de tendre in extremis. Les yeux sont révoltés dans les orbites, témoignant de ce que Fred a de nouveau quitté l'univers réel, parti rejoindre Abdel. Puis, progressivement, il remonte, revient. Son corps se tempère, se calme ; on lui essuie la bouche, le menton et le cou. Les doigts de l'imam préparent le flacon d'antidote pour la deuxième injection. Aïcha réajuste son voile et sort une seringue à usage unique d'une pochette stérile. Ses deux prunelles convergent sur la pointe de l'aiguille. Elle la tient dressée devant elle à bout de bras. En poussant sur le piston avec son pouce droit, elle expulse la bulle d'air en une fontaine de liquide verdâtre.

« Attention au choc ! C'est le second lavage, lance Ibrahim. Il faut bien le tenir. »

Tous se taisent et, hypnotisés, fixent le bras, le pli du coude. Le tampon d'alcool prépare la peau et la rend brillante. Voici qu'au centre de cette tache luisante, l'aiguille se présente. Une pression sur la seringue et le fin tube de métal brillant s'immisce dans les tissus ; l'aiguille se remplit et par elle, le liquide pénètre. Quelques secondes de décalage, de sursis et Fred se met à hurler. Arraché au nuage douillet du coma, il revient dans un cri primal à l'horreur du réel. L'imam le censure en lui enfournant un bâillon de Kleenex dans la bouche.

« Tu es là, parmi nous. - Il hurle, la bouche à deux centimètres de l'oreille de Fred. - Reviens parmi nous, reviens, je te l'ordonne. »

Les yeux se révoltent. Fred est reparti ailleurs. L'imam recule et le dévisage. Une seconde, dix secondes, une minute. En silence, ils assistent à la valse hésitation entre le coma et la mort. Et puis Aïcha avance d'un pas. Elle fixe longuement l'imam, se tourne vers Fred, se penche à son oreille et murmure :

« Reviens, on t'aime. - Long silence. - Reviens, on a besoin de toi. Reviens, on va se venger. Je te le jure. On se vengera de ce salaud de P.A.Q. Il va payer pour ce qu'il a fait à Abdel. »

Les lèvres du junkie se mettent imperceptiblement à vibrer, puis à trembler. Le cadavre redevient un corps. Fred geint ; il expulse le bâillon et recommence à vomir.

## 8 . Entre Berlin et une île déserte

*Une heure du matin, chez Tran et Christine.*

La sonnerie déchiquette le velours du sommeil. Phobos, le chat familial, décampe à travers la chambre. Christine, la femme de Tran, comprend la première que c'est le téléphone fixe dont ne se servent que les vieux copains de Tran qui sonne. *Décrocher au plus vite pour que ce bruit cesse. Qui peut bien appeler si tard sur ce vieux numéro ? Encore un informaticien décalé qui boycotte Skype. C'est l'heure des Californiens new age ; ça doit être cet illuminé de l'UCLA ; il a beau vivre au rythme des marées californiennes et du surf, il pourrait faire un effort. Être un génie du C++ ne le dispense pas de savoir quand il est l'heure de dormir à Paris.*

« Yes, who's calling, lance-t-elle, décidée à être odieuse.

– Christine, c'est toi ?

– Naïma ? C'est toi, ma chérie ?

– Excuse-moi, je pensais tomber sur Tran. Son portable ne décroche pas. Je viens de lui laisser un message, mais je me disais

que ce serait mieux de lui parler de vive voix. » L'intonation, à mi-chemin entre hystérie et larmes, a coupé Christine dans son élan. « Oui, Christine, c'est moi. Désolée de te déranger. Tu sais, je suis un peu décalée ; il doit être très tard.

– Naïma, mais où étais-tu passée ? Tran te cherche partout depuis trois jours.

– J'étais partie quelques jours. Euh, pas très loin. En fait, je suis à Roissy. Je sors d'un charter pourri où on nous a fait poirotter des heures.

Christine tend le combiné à Tran :

– C'est Naïma. Elle dit qu'elle vient d'arriver à Roissy.

– Naïma, enfin ! Naïma, ça va ? - Silence. - Naïma, c'est moi, je t'écoute. »

Phobos profite du silence qui suit pour escalader les draps et rejoindre sa maîtresse,.

« Je m'en veux de vous déranger. En fait je ne sais même pas exactement l'heure... Mais il doit être très tard : tout est fermé ici.

– Une heure du mat, mais tu ne nous déranges pas ; on ne dormait pas, on rêvassait, ment Tran. Et puis, à vrai dire, on était inquiets... Tu es à Roissy ? A l'aéroport ? Mais tu fais quoi là-bas ? Tu étais où ?

– Je reviens de Berlin. En fait de très loin. - Elle fond en larmes. - Excuse-moi, je suis assez naze. Je n'ai pas pu t'appeler parce que les flics nous ont confisqué nos portables. On est resté en garde à vue 24 heures, le temps de nous pousser à bout. »

De l'autre côté du matelas, Christine se lève en silence, effleure l'épaule de son mari et disparaît préparer une infusion, suivie de l'ombre de Phobos. Quand elle revient, Naïma sanglote toujours à l'autre bout de la ligne. Christine glisse à l'oreille de Tran :

« Dis-lui de prendre un taxi et de venir dormir ici. De toute façon, il n'y a plus de RER. Demain matin, les filles seront contentes de la voir. »

Une heure plus tard, dans la pénombre. Sur le canapé, Tran caresse machinalement Phobos en écoutant le récit de Naïma : « J'avais été mise au courant par une liste de diffusion, celle de la défense des femmes afghanes. Ça devait être une manifes-

tation pacifique devant l'ambassade de Turquie. - Elle est prise d'une toux rauque. - On ne peut quand même pas tout laisser faire là-bas. Quand j'avais reçu le mail, je m'étais vraiment sentie concernée. Je n'avais pas hésité, ça méritait que je me paye le charter pour Berlin. - Elle tousse encore à en cracher ses poumons. - Le temps de l'aller et retour et l'après-midi de manif. J'aurais dû être rentrée dimanche matin.

- Mais alors... tente Tran.

- Je ne sais pas très bien comment ça a dégénéré... Je sais surtout qu'il y a des pourris partout...

Elle hoquette, s'étouffe dans une toux irrépressible et fond en larmes. Tran se lève et la prend dans ses bras. Il l'embrasse sur le front :

- En plus t'as attrapé froid.

- Les douze premières heures, on était dans une cellule pas chauffée... Une espèce de panier à salade, abandonné sur un parking. Une caserne où un truc du même genre.

- C'était les flics berlinois ?

- En plus, il y avait un drôle de mec avec eux quand ils ont vérifié les papiers. Il ne disait rien, juste un signe de tête de temps en temps. - Une nouvelle quinte de toux l'étouffe. - Ça pouvait très bien être un militaire turc. Ecoute, Tran, je préfère ne pas parler de ça, du moins pas maintenant... On s'est fait complètement manipuler.

- Mais comment ça a dégénéré ?

- Sûrement des provocateurs infiltrés. Ça devait être digne. En fait, très vite des bouteilles et des pierres ont volé. - Encore une crise de toux. - Enfin, à part la crève, je m'en suis pas si mal tirée. Je n'ai pas été touchée pendant les charges des flics et pendant ma... comment on dit déjà ici ? ma garde à vue... enfin...

- Excuse-moi une seconde », murmure Tran.

Il se détache tendrement de son amie, se lève, traverse le salon et va passer la tête par la porte de la chambre. Il la referme délicatement. Naïma prend sa tête dans ses mains pour ravalier de nouvelles larmes qui pointaient :

« Je suis désolée... tu dois avoir envie de rejoindre ta femme...

- Non, non tout va bien, elle dort et les filles aussi... - Il se réinstalle. - Tu me parlais de ta garde à vue.

– Non. Je ne crois pas que j’ai envie d’en parler. La seule chose que je peux dire, c’est que je ne peux pas accepter de m’être faite piéger. Je n’ai plus la force de me méfier de tout le monde. Pour la première fois de ma vie, j’ai envie d’être sur une île déserte. Et peut-être même de tout arrêter. »

Tran se redresse pour attraper une petite boîte rose et bleue dont il extrait un bâton d’encens. Il l’allume d’un flash de briquet puis l’installe sur la table basse en verre. La bague orangée scintille dans la pénombre. Un filet de fumée se forme et commence à serpenter en volutes.

« Disons qu’il y a les mêmes fachos partout. Tous pareils. - Elle étouffe une nième quinte de toux. - Flics ou provocs. En tout cas, je ne veux plus avoir à faire avec les organisations internationales et toutes ces conneries... c’est trop compliqué. Trop. Comment ça va ici ? »

Tran hésite, puis se lève et lance en contemplant la ville endormie :

« Justement tout à l’heure, les voisins de ton ami Fred, ils ont cherché à te joindre.

– Hein ? Tu veux dire Aïcha et Khaled ? Ils t’ont appelé ? Ce soir ? Tran se retourne et acquiesce. Pourquoi ont-ils téléphoné ici ?

– Ils cherchaient tes coordonnées. Ils avaient l’air affolés... Ils appelaient de chez Fred. Je crois qu’il rechute.

– Fredo ? Merde ! Tu veux dire... au crack ?

– Je crois... Oui. Aïcha m’a dit qu’il délirait beaucoup. Il revoyait partout la tête de ce P.A.Q.

– Ben voyons... avec le crack, c’est sûr que... Fred, je vais te dire, je crois qu’il ne s’en sortira jamais. Faudrait peut-être que je les appelle ? Même s’il est tard... Je peux me servir de ton téléphone ?

– Tu fais ce que tu veux. Mais, ils m’ont dit qu’il était hors de danger et qu’il en avait pour quelques jours avant d’émerger

– Hors de danger ? Pour cette fois ! Putain de merde de came. On ne va jamais s’en tirer ? - Silence. - Sans compter qu’il a peut-être vraiment pu voir P.A.Q. ?

– Tu sais bien que ce mec est parti au bout du monde...

- Ah bon ? Qu'est-ce que tu en sais vraiment ? T'en es sûr ?
- C'est toi-même qui me l'a dit. Tu avais lu un papier dans un canard...
- Ben justement... avec ces élections ! Bientôt la campagne de proximité, non ? Hein ? Je sais bien que l'on dit que maintenant les campagnes sont plus propres de ce côté-là, mais, on a beau dire, on ne se refait pas une virginité si vite. P.A.Q. a des compétences qui sont peut-être passées de mode, mais il peut toujours trouver des gens qui seront contents de l'embaucher pour une petite provocation.
- Si c'est ça...
- Si c'est ça, ça promet. »

Toute la famille s'est rendormie. Naïma somnole sur le canapé du salon, sous l'œil de Phobos. Elle respire lourdement entre les quintes. Et soudain son corps s'agite et le cauchemar en noir et gris recommence. Ses doigts se convulsent et ses membres se tétanisent. Naïma retrouve le décor de *La place de l'Avenir*. Deux bandes qui se font face, séparées d'une trentaine de mètres, s'apprêtant à s'insulter et à se lancer quelques pierres, pour se réchauffer. Les deux groupes s'observent. Comme chaque nuit, ils jouent à s'intimider, au rythme des sound-machines qu'ils portent à l'épaule. C'est alors que les autres arrivent. Casqués, bottés, armés de battes de base-ball et de barres de fer, ils chantent des chants d'une autre époque, qui ont fait frémir l'Europe et l'ont mise à genoux. Un signal, un coup de klaxon. Un homme au crâne rasé, une ombre. Quelques minutes de ratonnades et la tête nue d'Abdel Azziz éclatera sous un coup de batte de base-ball, là-bas contre le préfabriqué.

Comme à l'habitude, Naïma se réveillera en sanglots. Il lui faudra de longues minutes pour arrêter ses larmes, retrouver son souffle. Les premiers mois, elle se précipitait pour vomir, depuis elle commence à savoir l'éviter. Discrètement, suivie du chat, elle disparaît dans la cuisine. Elle se passe le visage sous l'eau pour nettoyer le sel des larmes qui brûle les joues. Ensuite il ne lui reste qu'à s'asseoir dans l'obscurité du salon et à espérer que la fatigue l'emporte. Les visages sont là, tout autour, à attendre

avec elle : ceux d'Abdel et de P.A.Q. que la presse avait rapprochés pour faire vendre. Ceux des parents aussi qui en sont morts : sous les cheveux poivre et sel, leurs yeux trempés ne pouvaient ni accepter ni même comprendre. Eux qu'on avait fait venir en France parce que c'était le pays de la réussite, le pays du bonheur et qu'on y avait besoin de manœuvres pour creuser des autoroutes.

## • DEUXIÈME PARTIE

J – 2 mois